

Apport des neurosciences cognitives et de la traductologie à la compréhension du processus de la communication verbale

Fatma-Zohra KOUCHKAR FERCHOULI
École Nationale Supérieure de Sciences Politiques

« L'homme, seul du monde vivant, est capable à la fois de signifier et de communiquer au plein de sens de chacune de ces notions. C'est-à-dire de se servir de signes organisés en structures cohérentes et toujours susceptibles de s'accroître en nombre, pour transmettre et interpréter des messages supposant une relation sociale hautement complexe d'interaction et de dialogue », Claude HAGÈGE, L'homme de paroles, Contribution linguistique aux sciences humaines¹.

En guise de préambule à propos du langage humain

Il importe de rappeler cette évidence, à savoir que les hommes, animés de l'instinct grégaire, ont été amenés à communiquer entre eux par le biais d'un langage articulé « toujours susceptible de s'accroître », comme le souligne Claude Hagège, au rythme de l'évolution des sociétés humaines. Si le savoir humain a pu se transmettre et s'enrichir, c'est donc grâce à cette faculté humaine qu'est le langage articulé.

Il n'est donc pas étonnant que les hommes se soient intéressés depuis toujours à cette faculté particulière qui leur est inhérente, comme le prouvent, par exemple, les écrits des philosophes grecs. Plus près de nous, cette formule du philosophe français, Henri Berr (1863-1954), résume parfaitement le rôle de cette faculté spécifiquement humaine dans le développement des connaissances : « *Le langage est un instrument enregistreur qui, par l'abstraction et la généralisation, fixe la connaissance dans les concepts et en permet le développement indéfini* ». ²

L'homme n'aurait jamais atteint ce degré de civilisation technologique sans cette aptitude humaine, ô combien incommensurable, qu'est le langage articulé. De son côté,

¹ Claude HAGÈGE, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines* Paris, Fayard, 1985, p. 143.

² Avant-propos de Henri Berr à l'article de Joseph Vendryès, « Le langage : introduction linguistique à l'Histoire » paru dans la revue, *Évolution de l'humanité*, Synthèse collective dirigée par Henri Berr, 1921.

Julia Kristeva ne manque pas de souligner, elle aussi, le rôle déterminant du langage dans l'échange social et dans le développement des connaissances, en mettant en exergue le rôle déterminant de l'instinct grégaire dans l'évolution de cette aptitude remarquable, qui fait que si « l'homme parle », c'est bien parce qu'il est « un animal social » :

« Tout ce qui se produit comme langage a lieu pour être communiqué dans l'échange social. La question classique : "Quelle est la fonction première du langage : celle de produire une pensée ou celle de communiquer ?" n'a pas de fondement objectif. Le langage est tout cela à la fois, et il ne peut avoir une de ces fonctions sans l'autre. Tous les témoignages que l'archéologie nous offre de pratiques langagières se trouvent dans des systèmes sociaux, et par conséquent participent d'une communication. "L'homme parle" et "l'homme est un animal social" sont deux propositions tautologiques en elles-mêmes et synonymes. Mettre l'accent sur la fonction sociale du langage ne veut donc pas dire qu'une prédominance est accordée à sa fonction de communication »
(*Le langage cet inconnu*, Paris, Seuil, 1981, p. 13).

Le langage articulé est donc le meilleur moyen de communication dont l'homme dispose, c'est incontestable. Tout ce que l'homme a pu réaliser dans tous les domaines, il le doit à cette faculté spécifiquement humaine. Pourtant, dans son ouvrage, *La philosophie du langage*, le philosophe Albert Dauzat tient à rappeler que, même si ce langage est supérieur à tous les autres moyens de communication que l'homme connaît, comme les mimiques ou certains gestes expressifs, celui-ci n'est pas parfait :

« Le langage est un système de signes... le plus souple, le plus complexe, le moins imparfait pour objectiver les faits psychologiques. (...) Le langage ne saurait prétendre à réaliser la transmission exacte de la pensée. Il est seulement l'instrument le moins imparfait qui permette la transmission des idées » (Flammarion, 1912, p. 22).

En effet, qui n'a pas éprouvé, un jour ou l'autre, des difficultés à décrire une couleur un peu particulière, un sentiment, une sensation, une douleur, etc. ? D'ailleurs, il arrive fréquemment que des difficultés de ce genre soient à l'origine de malentendus et autres quiproquos. Quoi qu'il en soit, cette faculté de langage n'a pas fini de fasciner les hommes et de susciter d'innombrables écrits comme en témoignent les réflexions de Platon, Socrate et Aristote sur cette faculté, hier, et ceux des spécialistes des sciences

du langage, telles que la linguistique, la sociolinguistique, la psycholinguistique, l'ethnolinguistique, etc., aujourd'hui.

L'objet de notre propos, en ce qui concerne notre intervention, est de mettre en évidence le processus de la communication verbale et de démontrer l'apport de la traductologie et des neurosciences cognitives à sa compréhension.

Processus de la communication verbale

Le « processus de la communication verbale » implique nécessairement une série d'opérations psycho-cognitives complexes, puisque toute prise de parole est le fait d'individus singuliers qui interviennent dans des situations toujours particulières pour une raison ou une autre. C'est ce qu'affirmait déjà Ferdinand de Saussure, au début du siècle dernier :

« La parole est au contraire (de la langue) un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer : 1° les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle ; 2° le mécanisme psychologique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons »³.

Toute communication verbale résulte donc d'un « acte individuel de volonté et d'intelligence » de l'énonciateur, puisque celui-ci intervient nécessairement *pour* communiquer un message verbal *dans un objectif bien défini* et en réaction à une sollicitation extérieure ou psychique. Pour ce faire, celui-ci va recourir à telle(s) ou telle(s) autre(s) fonction(s) du langage parmi celles que Roman Jakobson a mises en évidence dans le schéma de la communication⁴ pour faire passer son message selon qu'il focalisera son message lui-même en tant qu'émetteur, sur le récepteur, sur le référent, le code, le canal ou le message proprement dit :

³ Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, (publié à titre posthume, par ses étudiants Charles Bally et Albert Sechehaye dès 1916), Alger, ENAG, 1990, p. 30. Je souligne.

⁴ Roman Jakobson (1963-2003) : *Essai de linguistique générale*. Paris, Éditions de Minuit.

Référent

⇒ Fonction référentielle/dénotative

Emetteur	Code	Récepteur
⇒ Fonction expressive conative	⇒ Fonction métalinguistique	⇒ Fonction

Canal

⇒ Fonction phatique/de contact

Message

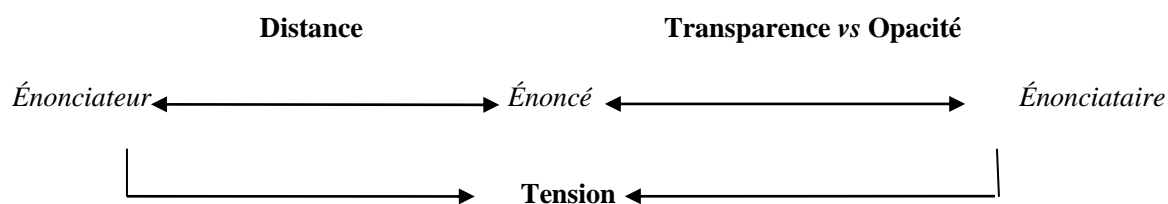
⇒ Fonction poétique

À chacun des «*facteurs constitutifs de tout procès linguistique, de tout acte de communication verbale*», Roman Jakobson fait correspondre une fonction particulière du langage. En outre, pour que le message soit effectivement perçu par le récepteur, il faut que celui-ci soit réceptif, c'est-à-dire qu'il soit dans une disposition d'esprit, qui lui permette de percevoir le message qui lui est destiné et, éventuellement, d'y réagir, comme le précise Jakobson : « Le message requiert un contact, un canal physique *et une connexion psychologique* entre le destinataire et le destinataire, contact qui leur permet d'établir et de maintenir la communication ». (Je souligne).

1. La connexion psychologique, une condition sine qua non de la communication verbale

Dans son article « Énoncé et énonciation »⁵, Jean Dubois reprend à son tour les concepts de "distance" (R. Jakobson, R. Barthes et L. Irigaray) plus ou moins importante entre l'émetteur et son énoncé, ceux de "transparence vs opacité" (T. Todorov) entre l'énoncé et le récepteur ainsi que celui de "tension" (G. Guillaume) plus ou moins forte entre les partenaires de la communication. En complétant le message verbal, ces éléments périphériques participent indirectement au processus de communication comme le montre le schéma suivant :

⁵ Jean DUBOIS, « Énoncé et énonciation », in *Langages*, 4^{ème} année, n° 13, 1969, pp. 100-110. http://www.persee/web/revue/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1969_num_13_2511.



La *distance* est celle que met l'*énonciateur* entre lui-même et ce à quoi il fait référence par l'intermédiaire d'un *énoncé*. Cette distance varie en fonction de la façon dont un locuteur assume ou n'assume pas ce qu'il dit, nous dit Jean Dubois :

« L'énoncé, par ses règles, par la distribution de ses éléments, traduit cette distance : d'une autre manière, ce qui est communiqué à l'interlocuteur, ce n'est ni le sujet ni l'expérience, mais le fait que ce qui est transmis est plus ou moins pris en charge ».

Si une personne parle de ses préférences en matière de couleurs, par exemple la distance entre cette personne et ce qui est communiqué va tendre vers zéro. Dans son article « L'appareil formel de l'énonciation »⁶, Emile Benveniste, parle dans ce cas, de mode d'énonciation discursif. Inversement, la distance sera plus importante dans le cas où une vérité générale, comme par exemple : « la température d'ébullition de l'eau est de 100° » est énoncée. On parlera, dans ce cas, de mode d'énonciation historique. Cela signifie que l'auteur « considère son énoncé comme partie d'un monde distinct de lui-même » et qu'il n'a donc pas à l'assumer. La distance a pour corollaire une transparence ou une opacité plus ou moins importante selon qu'il s'agit de vérité générale, donc admise par tout le monde, ou de choix personnel, donc subjectif.

D'autre part, puisque toute communication verbale nécessite une connexion psychologique entre les interlocuteurs pour être effective, cela signifie que le destinataire ne s'est pas laissé distraire, qu'il est resté concentré. Pour y parvenir, celui-ci a dû faire un effort plus ou moins important. Cet effort s'est traduit par une tension plus ou moins forte selon que les propos sont plus ou moins assumés par le locuteur. Évidemment, il peut arriver que, malgré tout, l'interlocuteur se "déconnecte" pour une raison ou une autre, par distraction par exemple, et que, dans ce cas, la communication soit "coupée".

Qui n'a pas fait l'expérience de se « déconnecter » pendant une conférence, lors de la projection d'un film, ou même pendant une lecture en solitaire et de perdre ainsi le fil

⁶ Émile BENVENISTE (1966-2004), *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.

du discours ? Il ne suffit donc pas d'être présent physiquement, il faut être présent aussi psychologiquement.

D'autre part, dans son article, « Enoncé et énonciation »⁷, Jean Dubois nous rappelle que, dans toute situation de communication, « *l'énonciation est présentée soit comme le surgissement du sujet dans l'énoncé, soit comme la relation qu'entretient le locuteur par le texte avec l'interlocuteur, ou comme l'attitude du sujet parlant à l'égard de son énoncé* ».

2. L'intonation ou son substitut, la ponctuation, comme élément constitutif du sens

L'intonation indissociable de la communication orale est rendue par la ponctuation, à l'écrit. *Un énoncé lu sans intonation ou un texte écrit sans ponctuation ne peut avoir de sens précis. L'intonation, comme la ponctuation, participent de la constitution du sens d'un énoncé.* C'est ce qui explique l'importance de l'une et de l'autre. *Le dictionnaire de l'Académie française* (9^{ème} édition) donne la définition suivante de l'intonation :

- *Variation d'intensité, de hauteur, de durée dans la prononciation, constituant la ligne mélodique de la phrase. L'intonation énonciative, exclamative. La phrase interrogative a une intonation montante. Une langue aux intonations chantantes.*
- *Ensemble des inflexions expressives, des tons que peut prendre la voix. Des intonations suppliantes, moqueuses. Cet acteur a des intonations fausses. Varier ses intonations.* (<http://www.cnrtl.fr/definition/academie9/intonation>).

Dans son ouvrage au titre explicite, *Ponctuation et Énonciation*⁸, Véronique Dahlet se réfère à la définition de la ponctuation de Beauzée (*Grammaire générale ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondements à l'étude de toutes les langues*, 1767), pour rappeler à ce propos que « la ponctuation est l'art d'indiquer par des signes reçus la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant ».

Il n'est pas surprenant que, dès le développement de l'imprimerie à partir du XIX^{ème} siècle, les écrivains exigeaient de leurs éditeurs qu'ils respectent les signes de

⁷ Jean DUBOIS (1969), Ibid.

⁸ Véronique DAHLET (2003) : *Ponctuation et énonciation*. Ibis rouge Éditions-Presses Universitaires Créoles, GEREC.

ponctuation de leur texte, en tant qu'élément indissociable du contenu verbal et donc comme partie prenante de celui-ci.

3. Rôle primordial du *bagage cognitif* dans l'élaboration du sens lors de la communication verbale

Communiquer verbalement, c'est émettre un énoncé verbal à l'intention de quelqu'un dans une intention bien précise. Or, dans *Lector in fabula*⁹, Umberto Eco met en exergue le rôle du lecteur dans toute communication verbale :

« *(Le texte) est un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons. D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui est introduite par le destinataire ; ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner* ».

Si ce quelqu'un est en mesure « d'aider le texte à fonctionner », c'est parce qu'il possède un *bagage cognitif*. Ce *bagage cognitif* varie d'une personne à l'autre en fonction du vécu de chacun. Celui-ci se compose de toutes les connaissances que nous accumulons durant notre vie, à savoir :

- notre *bagage* proprement linguistique, c'est-à-dire la, ou les langues qui nous maîtrisons ;
- toutes les connaissances accumulées tout au long de notre vie, qui constituent notre *bagage* encyclopédique ;
- nos expériences vécues, notamment subjectives, ces dernières étant fonction de notre vécu personnel.

Le *bagage cognitif* ne se compose donc pas de notions articulées entre elles de façon cohérente, nous dit Mariane Lederer dans son ouvrage, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*¹⁰, il se compose de souvenirs, de faits d'expérience, d'événements marquants, d'émotions, de connaissances théoriques, des imaginations, de résultats de

⁹ Umberto ECO (1979-1985): *Lector in fabula*, Éditions Grasset, p. 66.

¹⁰ Mariane LEDERER (1994) : *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*. Paris, Hachette
Umberto ECO, Ibid. p. 61.

réflexions, de fruits de lectures, etc. Celui-ci est contenu dans le cerveau sous une forme déverbalisée dans lequel chacun va puiser en fonction des sollicitations lors des situations de communication. Ainsi, le bagage cognitif emmagasiné dans notre cerveau, existant donc *préalablement* à la lecture d'un texte, contribuera à la compréhension de celui-ci chaque fois qu'un élément du texte "réveillera" un élément cognitif qui s'y rapporte. Par exemple, lorsque je lis un texte qui a trait à la guerre d'indépendance de l'Algérie, au fur et à mesure que j'avance dans ma lecture, les informations sur tel événement particulier renverront à certains souvenirs de lecture ayant trait à cet événement. Sont alors mobilisées les connaissances qui ont trait à tel passage particulier, parmi toutes celles qui sont emmagasinées à *l'état de veille*.

Ainsi, les connaissances, linguistiques et extra-linguistiques, emmagasinées dans la mémoire sont *réactivables* à tout moment que ce soit par une sollicitation intérieure (nos pensées) ou extérieure (nos perceptions linguistiques ou non-linguistiques).

4. La communication verbale : sens = contenu explicite verbal + contenu implicite non verbal

Umberto Eco nous dit : « Un texte, tel qu'il apparaît dans surface (ou manifestation) linguistique, représente une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire » (Je souligne).

Évidemment, ce qui doit être actualisé par le destinataire, c'est ce qui n'est pas dit explicitement, c'est-à-dire le contenu implicite, puisque la langue ne dit pas tout.

Cet implicite, Marianne Lederer¹¹ le décompose en présupposés et sous-entendus. Les présupposés sont évidents, ils relèvent de la nature de la langue « qui est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui est introduite par le destinataire », comme l'a souligné Umberto Eco, tandis que les sous-entendus sont déterminés par la situation de communication.

Elle donne l'exemple suivant : « Pierre a cessé de fumer. »

- 1- Cela présuppose évidemment que Pierre fumait auparavant.
- 2- Cela sous-entend, selon la situation :
 - a- « On aurait parié qu'il n'y arriverait pas. »
 - b- ou « Tu devrais en faire autant. », si le destinataire est lui-même un fumeur.
 - c- Si lui y est arrivé, je devrai y arriver aussi.
 - d-

¹¹ Mariane LEDERER, Ibid.

Rappelant que « le texte est un tissu de non-dits », selon la formule d'Oswald Ducrot, Umberto Eco explicite ce non-dit :

"Non-dit" signifie non manifesté en surface, au niveau de l'expression : mais c'est précisément ce non-dit qui doit être actualisé au niveau de l'actualisation du contenu. Ainsi un texte, d'une façon plus manifeste que tout autre message, *requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients* de la part du lecteur (p. 62. Je souligne).

Pour illustrer ses propos, il donne cet exemple d'une « portion textuelle » aussi brève explicitement qu'éloquente implicitement pour démontrer de quelle façon le lecteur lambda est susceptible d'arriver à en actualiser le contenu sans difficulté aucune de manière intuitive :

Étant donné la portion textuelle :

Jean entra dans la pièce. « Tu es revenu alors ! » s'exclama Marie, radieuse.

Il est évident que le lecteur doit en actualiser le contenu à travers une série complexe de mouvements coopératifs. Nous négligeons pour l'instant l'actualisation des co-références (c'est-à-dire que l'on doit établir que le [tu] dans l'emploi de la deuxième personne du singulier verbe [être] se réfère à Jean), mais, déjà, cette co-référence est rendue possible par une règle conversationnelle, selon laquelle le lecteur admet qu'en l'absence d'éclaircissements alternatifs, étant donné la présence de deux personnages, celui qui parle s'adresse nécessairement à l'autre. Règle de conversation qui se greffe sur une autre décision interprétative, une opération extensionnelle effectuée par le lecteur : il a décidé à partir du texte qui lui est administré, qu'il doit déterminer une portion du monde habitée par deux individus, Jean et Marie, dotés de la propriété d'être dans la même pièce. Enfin, que Marie soit dans la même pièce que Jean dépend d'une autre inférence née de l'article déterminatif [la] : on parle bien d'une seule et même pièce (...).

D'autres mouvements coopératifs entrent indubitablement en jeu. En premier lieu, le lecteur doit actualiser sa propre encyclopédie de façon à comprendre que l'emploi du verbe [revenir] présuppose d'une manière quelconque que le sujet s'est précédemment éloigné. En second lieu, il est demandé au lecteur un travail inférentiel pour tirer de l'emploi de la

conjonction adversative [alors] la conclusion que Marie ne s'attendait pas à ce retour et de la détermination [radieuse], la certitude qu'elle le désirait ardemment (p. 62-63).

Conclusion

Cette modeste contribution a porté sur cette dimension du langage humain, ô combien inouïe, qui en fait un "mécanisme paresseux" mais néanmoins très éloquent : à savoir le non-dit explicitement que la grande majorité des utilisateurs perçoivent généralement de manière intuitive grâce à leur bagage cognitif.

Je reste persuadée que cette faculté humaine inouïe de communication verbale recèle, pour nous ses utilisateurs, encore de nombreux mystères. Par contre, ce dont nous pouvons être certains, c'est que si Albert Dauzat est arrivé à la conclusion que « le langage est seulement l'instrument le moins imparfait » dont l'homme dispose pour communiquer avec ses semblables, ce n'est pas dû seulement aux non-dits de la langue qui sont susceptibles d'être perçus différemment en fonction du vécu de chacun ou de leur état psychologique du moment.

La difficulté ontologique du dire, de comprendre exactement ce que l'autre veut dire ou de se faire comprendre, difficulté accentuée par les inévitables connotations qui accompagnent les dénominations les mieux cernées, prouve également, que le langage humain n'est pas un moyen de communication parfait.

Terminons sur une note légère cette communication, puisque les histoires drôles et autres blagues fonctionnent essentiellement sur le non-dit, celle-ci illustre, on ne peut mieux, ce qui précède :

Un petit garçon rencontre un ami de la famille. Celui-ci lui dit : « *Tu es beau comme ta mère et intelligent comme ton père.* »

Arrivé à la maison, le petit garçon dit à ses parents : « *J'ai rencontré un tel qui m'a dit ta mère est bête et ton père est laid.* »

Nous avons ici la preuve ici, si besoin était, que cet enfant n'a pas déformé les propos de cet ami de la famille, il a seulement parfaitement perçu les sous-entendus dans les propos de celui et a été en mesure de le restituer explicitement. Ce qui prouve qu'il est effectivement intelligent comme l'ami de la famille l'a affirmé.

Bibliographie

1. BEAUZÉE, Nicolas (1767), *Grammaire générale ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage pour servir de fondements à l'étude de toutes les langues*, Imprimerie J. Barbou.

https://books.google.dz/books?id=kXIRAAAIAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

2. BENVENISTE, Émile (1966-2004) : *Problèmes de linguistique générale*. Paris, Gallimard.
3. BERR Henri (1921) : Avant-propos de Henri Berr à l'article de Joseph Vendryès, « Le langage : introduction linguistique à l'Histoire » paru dans la revue, *Évolution de l'humanité*, Synthèse collective.
4. DAHLET Véronique (2003) : *Ponctuation et énonciation*. Ibis rouge Editions-Presses Universitaires Créoles, GEREC.
5. DUBOIS, Jean : « Enoncé et énonciation », in *Langages*, 4^{ème} année, n° 13, 1969, pp. 100-110.
http://www.persee/web/revue/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1969_num_13_2511
6. ECO Umberto (1979-1985) : *Lector in fabula*, Editions Grasset.
7. HAGÈGE Claude (1985) : *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard.
8. JAKOBSON Roman (1963-2003) : *Essai de linguistique générale*. Paris, Editions de Minuit.
9. LEDERER Mariane (1994) : *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*. Paris, Hachette.
10. SAUSSURE (De) Ferdinand (1916-1990) : *Cours de linguistique générale*, (publié à titre posthume, par ses étudiants Charles BALLY et Albert SECHEHAYE dès 1916), Alger, ENAG.